

dans leur malheur.—Ce Goupil qui reçoit la mort pour avoir marqué du sceau de la croix des enfants mourants, auxquels il ouvrait le ciel.—Ce Godefroy de Normanville, de la célèbre famille de ce nom, qui disait à ces amis : “ Je suis certain de tomber tôt ou tard dans les mains des Iroquois, je les rencontre trop souvent pour pouvoir toujours leur échapper; mais je ne crains ni les souffrances ni la mort; car j'espère bien obtenir la grâce d'une bonne mort en instruisant quelque adulte ou en baptisant quelque enfant pour le ciel.”

Rien n'est plus beau que l'histoire de ces cinquante ou soixante années qui suivirent la fondation de Québec par le grand de Champlain!

Les Hurons étaient découragés, et ils semblaient eux-mêmes convaincus qu'une ruine inévitable attendait leur nation, jadis si puissante et l'égal, sinon la supérieure, de cette nation iroquoise qui les frappait en ce moment. Deux bandes de Hurons partirent pour venir se réfugier à Québec sous la conduite du Père Bressani. Dans le même temps, quinze bourgades huronnes furent abandonnées par leurs habitants qui se dispersèrent dans diverses directions.

Malgré le peu d'approvisionnement qu'on avait à Québec, on reçut avec charité les émigrés hurons: les Pères Jésuites, les Ursulines, l'Hôtel-Dieu firent l'impossible pour les secourir: une partie fut envoyée sur une ferme que les Jésuites possédaient sur les bords de la petite rivière de Beauport.

Les missionnaires, désespérant de rendre le courage aux Hurons, se décidèrent avec regret à abandonner leur saint asile de Sainte-Marie qu'ils aimaient tant: on détruisit le fort et l'habitation de peur qu'ils ne servissent aux Iroquois de lieu de ralliement.

Les Pères voulaient engager les Hurons à s'éloigner et ils leur proposèrent d'aller tous s'établir sur l'île Manitouline, voisine d'un pays giboyeux et assez éloignée pour être d'un difficile accès aux Iroquois; mais il en coûtait aux Hurons de perdre de vue leur pays, et le gros de la nation alla se fixer dans une île de la Baie Georgienne, l'île *Saint-Joseph*, aujourd'hui appelée *Christian Island* ou *Charity Island*, par les Anglais du Haut-Canada. Le Père Martin, qui a publié la Relation du Père Bressani, visita, ces dernières années, les endroits dont il est fait mention et on y a retrouvé des objets qui ont appartenu aux missionnaires, entre autres un moule à hostie.

On construisit sur l'île Saint-Joseph un petit fort qu'on appela du nom vénéré de Sainte-Marie; on bâtit environ 100 cabanes de 8 à 10 feux chacune.

Quelques Hurons cependant allèrent se fixer dans l'île Manitouline, dans ce premier exode de leur malheureuse nation. La nouvelle retraite de l'île Saint-Joseph n'était guère plus à l'abri des Iroquois que le pays qu'ils venaient d'abandonner, et la disette fut affreuse pendant l'hiver dans ce nouvel établissement; sans la précaution qu'avaient eue les Pères de faire quelques provisions de glands et de maïs, tous seraient morts; malgré cela, plusieurs furent réduits à manger des cadavres. Tous les malheurs semblaient vouloir s'abattre à la fois sur la malheureuse tribu; les Hurons furent attaqués par les Iroquois et plusieurs d'entre eux périrent de plus sur les glaces du lac.

Au printemps, ils demandèrent au Père Ragueneau de les conduire à Québec. On partit sans provisions, à la grâce de Dieu.

Le long du chemin, on observa plusieurs fois les traces des partis iroquois; mais on ne lut pas attaqué. Vers le milieu du chemin, on rencontra le Père Bressani qui remontait avec une bande de Hurons.

Les Hurons du Père Bressani avaient été escortés, jusqu'à l'embouchure de la Rivière-Outaouais, par 40 Français et jusque là on avait fait bonne garde et aussi on n'avait point été surpris; mais à peine les Français avaient-ils quitté le parti pour s'en retourner, que, selon leur détestable habitude, les Hurons cessèrent de se garder. Une nuit que tous dormaient dans le camp, onze Iroquois se précipitèrent au milieu d'eux, en tirant de l'arquebuse et la hache au poing. Le Père Bressani fut blessé et plusieurs Hurons furent tués; mais, comme les assaillants étaient peu nombreux, les Hurons, si cruellement réveillés, les eurent bientôt tués ou faits prisonniers à l'exception de quelques-uns qui échappèrent. Ce fait est une preuve frappante de la négligence des Hurons et de la vigilance et de l'audace de leurs ennemis.

Le Père Ragueneau engagea les Hurons qui accompagnaient le Père Bressani à descendre à Québec. Les Hurons venaient à Québec avec d'autant plus de confiance qu'ils savaient l'intérêt qu'ils inspiraient aux Français et qu'ils comptaient sur la coutume invariablement suivie avec une stricte fidélité par les nations sauvages de donner l'hospitalité à ceux que des malheurs forçaient à abandonner leur pays.

A Montréal, on invita les Hurons à s'établir dans l'île; mais les Sauvages ne voulurent pas se rendre à cette généreuse invitation parce qu'ils redoutaient le voisinage trop immédiat des Iroquois et savaient qu'il y avait plus de moyens de défense à Québec en cas d'attaque.

On reçut les Hurons avec bonté à Québec et on prit soin de tous ceux qu'on put loger dans les habitations et sur les fermes; les autres cherchèrent leurs moyens de subsistance, moyens bien précaires à la vérité, dans la chasse et la pêche. Ceci se passait en 1650.

D'autres bandes de Hurons s'étaient réfugiées au sein de la nation du Pétun. La nation du Pétun avait été évangélisée et une de leurs principales bourgades avait reçu le nom de Saint-Jean; le Père Garnier, d'une famille riche de Paris, résidait alors dans cette bourgade; quelques Hurons s'étaient réfugiés en ce lieu. On apprit bientôt que les Iroquois voulaient venir attaquer la bourgade; les Pétuns, qui étaient braves et se sentaient bien protégés par les fortifications de leur village, prirent cette nouvelle pour une bravade des Iroquois; mais, apprenant qu'on avait vu les Iroquois dans les bois du pays voisin, ils commirent l'imprudence de laisser leur village sans défense pour aller au-devant de leurs ennemis. Pendant qu'ils tenaient la campagne, les Iroquois prirent une route détournée et tombèrent à l'improviste sur la bourgade de Saint-Jean. Le massacre et la dévastation fut générale. Le Père Garnier, comme ses dignes modèles les R. P. de Brébeuf et Lallemand, parcourait les groupes éplorés des vieillards, des femmes et des enfants, exhortant et administrant les sacrements. Les Iroquois à sa vue s'arrêtèrent d'abord, saisis d'un respect qui les dominait à leur insu, au point qu'ils n'osèrent d'abord l'approcher; mais la fureur reprenant bientôt le dessus, ils lui tirèrent plusieurs coups d'arquebuse; le Père tomba comme mort; mais, bientôt reprenant ses sens, il aperçoit à quelques pas de lui un vieillard mourant qu'il savait n'avoir pas encore été baptisé; alors il cherche à se traîner jusqu'à lui pour lui ouvrir les portes du ciel; mais, observé par les Iroquois dans l'accomplissement de cet acte de sublime dévouement, il retombe bientôt mort sous les coups de hache de ces barbares. La petite chapelle du village et toutes les habitations deviennent alors la proie des flammes et les Iroquois partent emmenant leur captifs.

Le lendemain, les guerriers pétuns et hurons arrivent en face de leurs demeures détruites. Pas une plainte, pas un cri, pas une larme ne leur échappe; c'eût été une honte pour des guerriers sauvages. Ils allument tranquillement le feu et, pendant vingt quatre heures, ils restent tous là assis sur les ruines des cabanes, fumant leurs calumets sans proférer une seule parole. A la suite de ce long silence, ils se levèrent, visitèrent la scène du massacre de leurs familles, rendirent les derniers devoirs aux morts, et allèrent rejoindre les habitants d'une autre bourgade de leur tribu.

Deux jours avant la destruction de la bourgade Saint-Jean, le Père Chabanel, compagnon du P. Garnier, était parti sur l'ordre de ses supérieurs avec des Hurons pour aller au fort Sainte-Marie. Une nuit qu'ils étaient campés dans les bois, ils entendirent des cris et des gémissements venant d'un campement iroquois placé, sans qu'ils ne s'en doutassent auparavant, dans leur voisinage: ils comprirent alors ce qui était arrivé. Les Hurons, compagnons du Père Chabanel, l'abandonnèrent pour fuir, à l'exception d'un seul, mauvais sujet et de plus apostat.

On ne sait pas bien ce qui s'est passé; mais on trouva plus tard le corps du Père Chabanel, portant des marques qui indiquaient qu'il avait été assommé. On a conclu des histoires et des derniers aveux du Huron que c'est lui qui avait tué le Père pour s'emparer de son sac qui contenait sa chapelle, quelques livres et autres effets, pourtant de bien peu de valeur en soi.

Une autre bande de Hurons se réfugia dans la nation des Eriés, qui, une couple d'années après, fut elle-même détruite par les Iroquois.

Les habitants de deux villages hurons ne sachant que devenir, se donnèrent aux Iroquois et furent incorporés dans la nation des Tsonnontouans, la tribu iroquoise la plus puissante des cinq cantons. Parmi ces Hurons, bon nombre étaient chrétiens, et non-seulement ils conservèrent leur foi, mais ils firent pénétrer chez les Iroquois un commencement d'idées chrétiennes. Vingt-cinq ans plus tard, les missionnaires retrouvèrent chez les Tsonnontouans des chrétiens qui les reçurent avec joie, après un quart de siècle d'attente, et, au sein de la nation barbare, des germes précieux de la bonne semence. Nous avons dit que les langues huronne et iroquoise étaient des dialectes d'une langue mère, commune à plusieurs tribus de cette partie de l'Amérique.

Une autre bande alla se réfugier dans l'île Manitouline, où les Pères Jésuites avaient voulu conduire le gros de la nation. D'autres se rendirent à Michillimakinac, à l'entrée du lac Michigan. Cette